

Études littéraires africaines

KAMEL Abdou (coord.), *Des femmes et des textes dans l'espace maghrébin*, Actes du colloque international, Université de Constantine, Expressions n°7, avril 2001, Revue du Département des langues - Faculté des lettres et des sciences humaines



Amina Azza-Bekkat

Number 12, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041878ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041878ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Azza-Bekkat, A. (2001). Review of [KAMEL Abdou (coord.), *Des femmes et des textes dans l'espace maghrébin*, Actes du colloque international, Université de Constantine, Expressions n°7, avril 2001, Revue du Département des langues - Faculté des lettres et des sciences humaines]. *Études littéraires africaines*, (12), 76–78. <https://doi.org/10.7202/1041878ar>

roman précédent, *Le premier jour d'éternité* ; de même, le nom du père, Azzedine, évoque celui de Aziz et on a parfois l'impression que ce deuxième roman est comme la préhistoire du premier où la narratrice faisait silence sur son vécu avant la rencontre de l'homme aimé. L'épilogue qui propulse le récit une guerre plus tard semble nouer le lien, épissure ténue, avec le premier roman quand, évoquant le dernier haïk entrevu dans une rue d'Alger, il interroge : "Était-ce à Béjaïa, la cité marine ?... Mériem était au bras du bien-aimé..." : on pense alors à ces journées lumineuses passées à Béjaïa et ailleurs évoquées dans *Le premier jour...* et ce "bien-aimé amoureux de la grâce et de la beauté" dont parle l'épilogue ressemble comme un frère à Aziz.

Quelques mots-clés : violence, guerre, absence, père, enfance, histoires, bonheurs... disent comment, dans ce texte, le malheur ne parvient pas toujours à bout de l'espoir et comment l'enfance la plus malheureuse peut se trouver éclairée par la tendresse, le courage, celui des femmes en particulier.

■ Bouba MOHAMMEDI-TABTI
Université d'Alger

MAGHREB

■ KAMEL ABDYOU (COORD.), *DES FEMMES ET DES TEXTES DANS L'ESPACE MAGHRÉBIN*, ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL, UNIVERSITÉ DE CONSTANTINE, EXPRESSIONS N°7, AVRIL 2001, REVUE DU DÉPARTEMENT DES LANGUES - FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

Le colloque *Des femmes et des textes dans l'espace maghrébin* s'est tenu à Constantine du 21 au 23 mai 2000 dans la superbe université conçue par Oscar Niemeyer, le célèbre architecte brésilien.

Le prétexte de cette rencontre est donné par l'un des organisateurs, Kamel Abdou dans sa présentation d'introduction : "Les femmes se battent pour le droit à la parole" et l'on constate "l'émergence ces dernières années d'un grand nombre d'écrivaines". Ce phénomène littéraire appelle des interrogations, essentielles en pays maghrébin, auxquelles le colloque tentera de répondre. Leïla Sebbar, écrivaine algérienne vivant en France sera présente et introduite par Fatéma Mekkaoui.

La communication de Charles Bonn part du constat déjà fait par Kamel Abdou : sur 535 œuvres écrites depuis 1936 par des femmes, 470 l'ont été depuis 1980 et 208 depuis 1990. C'est dire que cette production féminine est suscitée par l'actualité qui voit en fait la principale victime de l'islam tel qu'il est représenté en Europe. Succès de circonstance qui se joue parfois au détriment de la qualité littéraire.

Même dans les textes fondateurs d'écrivains hommes renommés comme Mouloud Feraoun, Kateb Yacine et Rachid Boudjedra, on retrouve une certaine écriture de la séduction qui se veut féminine. Et à partir

de ces trois auteurs, Charles Bonn tente de caractériser l'écriture algérienne en situation de bi-langue à partir de la fonction des femmes dans le texte. Et de conclure : "Ce personnage n'est pas que la victime privilégiée de la tragédie politique algérienne dans une lecture ambiguë, mais l'illustration même de cette ambiguïté tragique de toute écriture à prétention littéraire."

L'espace, autre mot-clef de la problématique étudiée, est exploré dans plusieurs interventions. Abdallah Mdahri Alaoui étudie à travers une quinzaine de romans féminins marocains comment "l'entr'ouverture de l'imaginaire spatial féminin remet en cause pas mal d'attitudes et de réflexes masculins hérités du passé", même si comme l'auteur le concède "cette conscience de la spatialité reste limitée".

Les écrivains les plus classiques du répertoire, du moins ceux qui ont fait des femmes le centre de leurs récits, sont abordés à plusieurs reprises. Rachid Boudjedra fait l'objet de quatre communications, dont l'une donnée en arabe ; l'accent est souvent mis sur la composante psychanalytique. Kateb Yacine est aussi évoqué à plusieurs reprises avec l'incontournable Nedjma, référence obligée, et aussi le théâtre.

Bien entendu on parle beaucoup des écrivaines, de Djamila Dèbèche, de Nina Bouraoui, de Latifa Ben Mansour, de Leïla Sebbar, mais surtout d'Assia Djebar de par sa renommée et son engagement d'écrivaine et de femme. Plusieurs communications (dont une en anglais) sont consacrées à *Femmes d'Alger dans leur appartement*. On ne pouvait manquer de présenter dans ce contexte, ce qui sera fait à deux reprises, *Ces voix qui m'assiègent*, œuvre où elle exprime son approche particulière de la langue et de "sa venue à l'écriture".

Les écrivaines arabes sont évoquées dans deux textes présentés par des universitaires égyptiens, Amina Rached et en arabe Bahraoui Sayed.

La poésie orale sera, elle aussi, introduite avec le très beau poème de *Hizia* lu en arabe et commenté par Samira Bechlaghem et la poésie féminine kabyle.

Dans l'ensemble, ce sont des approches thématiques qui ont été privilégiées. Aussi peut-on remarquer la communication de Dalila Morsly qui aborde les paroles de femmes en texte, nous invitant à une forme d'investigation sociolinguistique dans le texte déjà cité, *Femmes d'Alger dans leur appartement*.

Un peu moins convenue également, la présentation de Mohamed Salah Cherad consacrée à l'écriture féminine dans l'espace médiatique algérien. Des femmes nous invitent à la lecture de textes écrits par d'autres femmes. En l'absence d'un circuit d'information, ce sont les quotidiens qui assurent la promotion d'œuvres publiées souvent à l'étranger et introuvables sur le marché. Aussi est-il intéressant d'aborder ce point de vue trop peu souvent étudié.

Enfin, l'intervention de Nedjma Benachour est consacrée à la littérature féminine pied-noire. Des œuvres modestes, souvent peu connues, qui

font entendre des voix de femmes désormais oubliées qui exprimaient, de leur exil imposé, leurs souffrances et leurs regrets. Récits autobiographiques, naïfs et qui retrouvent, loin de toute revendication identitaire, le ton bas et voilé de la confiance et l'attachement à la ville natale, Constantine. C'est un espace d'expression trop peu exploré.

Au demeurant, ce colloque (le premier du genre depuis 1993) renoue avec une tradition universitaire et a permis de faire un tour d'horizon sur les relations des femmes et des textes en ouvrant des perspectives intéressantes.

■ Amina AZZA-BEKKAT
Université de Blida

ALGÉRIE

■ KHEMICI RATIBA, *LE SANG DE LA FACE*, PUBLISUD, 2001, COLLECTION ESPACES MÉDITERRANÉENS, 227 PAGES.

L'illustration de couverture, signée Makhlof Naït Saada, représente quatre formes voilées, assises devant un marabout derrière lequel apparaît un palmier. Très stylisée, une forme masculine s'éloigne, un petit bagage à la main. Deux traits bleus irréguliers représentent le ciel, deux autres, jaunes, le sol (le sable ?) sur lequel les femmes sont assises.

Ainsi se trouve, dès avant la lecture, "dessiné" l'espace du texte, son ancrage arabo-musulman et une disjonction des mondes masculin et féminin. En redondance avec cette illustration, la quatrième de couverture présente longuement le texte, reprenant le titre et l'explicitant - "«le sang de la face» est la rougeur qui épanouit le visage de toute jeune fille bien née (...) quand elle a montré (...) qu'elle a su préserver sa virginité." - signale l'une des nombreuses contraintes qui vont peser sur le monde des femmes.

Le récit raconte l'enfance de deux fillettes, Radia et Hayat, pendant la guerre de libération, au sein d'une famille pauvre, dans une atmosphère marquée par la difficulté des rapports entre les êtres :

- difficultés avec l'autre, l'étranger, à cause de la situation coloniale qui durcit les relations, les rend quasi impossibles, même si, à l'école, peuvent se nouer des amitiés comme celle qui unit à Joëlle, la plus jeune des deux sœurs, Radia. Réconfortante, cette amitié n'en alimente pas moins les frustrations de Radia, fascinée par l'univers dans lequel vit son amie, caractérisé, lui semble-t-il, par l'abondance, la beauté, l'amour et où l'existence est ponctuée de rites et de cérémonies qui l'émerveillent ;

- difficultés avec la mère dont la préoccupation essentielle est de surveiller ses filles d'un déshonneur qui les guette de façon d'autant moins remédiable que pèse sur elle la malédiction d'un aïeul dont elle a surpris la relation avec l'une de ses brus. Au rejet de l'autre groupe, s'ajoute la vigilance impitoyable de la mère qui interdit toute espèce de relation en